



Catherine Soullard

S'envoler ?



sur *Les Chebabs de Yarmouk* d'Axel Salvatori-Sinz

« *Quand tu perds le sens, tu perds tout.* »

« *Difficile d'écrire sur le camp, d'exprimer notre amour pour ce lieu où on a grandi et qui ressemble à notre pays d'origine. On n'a pas connu notre patrie et on en rêve, la Palestine est le camp et le camp, un morceau de la Palestine, tout en lui nous rappelle que c'est un camp, tu lui appartiens et tu ne lui appartiens pas, tu l'aimes et tu ne l'aimes pas, c'est un camp. On restera donc les enfants des camps ? On ne deviendra pas les enfants d'un pays, par exemple ? »*

Ces interrogations déchirantes sont celles de jeunes gens rencontrés par Axel Salvatori-Sinz, en 2006, dans le cadre de ses études d'anthropologie. Parce qu'il s'attache à cette petite bande d'adolescents qui ont grandi ensemble, il décide de filmer leur vie quotidienne aux portes de Damas, à Yarmouk, dans un camp historique (son existence remonte aux années 55-57), entre octobre 2009 et décembre 2011, alors que commencent les premiers mouvements populaires. Dans ce huis-clos d'un peu plus d'une heure, ces jeunes, à l'aube de leur vie d'adulte, ne cessent de se réunir pour parler, discuter, faire des projets tout en fumant beaucoup comme les jeunes de tous les pays du monde sauf qu'eux vivent dans un camp et donc dans un temps suspendu. Trouver sa place en tant que jeune palestinien. Trouver un moyen de rester sur la carte et en vie. Par soi-même. On sent bien qu'ils ne croient plus au collectif, presque plus, et que désormais seules les initiatives individuelles permettront à chacun de tenter de s'en sortir.

Ce qui est magnifique dans ce film, c'est l'absence de haine, d'acrimonie, de désir de vengeance. Simplement, éclatant, un inextinguible désir de vivre. Tout juste si l'ennemi israélien est ici évoqué. Ces jeunes veulent faire du théâtre, de la photo, avoir des histoires d'amour qui durent (dans le camp « *elles n'aboutissent pas* ») ; ils veulent un autre avenir pour leurs enfants, ils espèrent. Pour la première fois de sa vie, l'un d'eux a enfin des papiers en règle, on fait la fête pour célébrer son passeport, on parle de l'armée, du service militaire, faut-il tout faire pour y échapper ?

La mise en scène, à l'écoute de ces jeunes en devenir dans ce non-lieu du camp est un miracle de légèreté. On glisse sur le malheur, on ne s'appesantit pas. Les malaises, les chagrins sont racontés l'air de rien, ainsi cet avortement que les subtilités du décor – une minuscule photo toute abîmée d'une fillette sur la porte verte derrière celui qui confie, presque en souriant, la rupture avec sa petite amie enceinte – précédant la confiance, nous font pressentir. Panoramiques sur toits, à ras des forêts de paraboles et des maisons de fortune qui s'y sont installées comme un camp au-dessus du camp, rumeurs de la ville, chants du muezzin, plongée au-dessus des ruelles enchevêtrées, des camionnettes qui s'y faufilent, des échoppes éclairées, dans les cours intérieures, au milieu des parpaings, détritiques, gravats, dans la nuit qui gomme le désordre et la misère du jour.

Dureté, tendresse. Musique et météo épousent la narration, les allers-retours extérieur / intérieur, les plans d'ensemble et les saynètes de la vie quotidienne. Filmer le surplace, l'attente, la vie entre parenthèses, les regards vagues qui flottent, la fumée des cigarettes, l'espoir, la déception, la non-vie.

Motifs récurrents, l'envol et le vol des oiseaux, « *ils viennent de là-bas par nuées dès qu'il commence à faire nuit, et le matin aussi* », les rideaux flottant dans l'encadrement des fenêtres, le vent autour des pinces à linge. Le souffle, l'air, la respiration. Le ciel toujours, par la fenêtre. Prendre de la hauteur, « *relever la tête pour voir si le ciel est proche* », c'est ce que font ces jeunes quand ils vont sur les toits faire des plans sur la comète tout en regardant à leurs pieds l'immensité du camp. Les oiseaux, la brise, les fenêtres ouvertes, l'étoffe qui s'y engouffre, tout est dit de l'espérance et du désir d'envol. Partir reste l'obsession de chacun. « *N'importe où ailleurs serait mieux que la Syrie. C'est de pire en pire.* »

Ils ne savaient pas alors que ce pourrait être encore pire. Depuis la fin du tournage, le chaos règne en Syrie, les rêves se sont envolés, le camp a été en partie détruit, l'un des jeunes a été tué, un autre blessé... Ils avaient entre 22 et 26 ans, ils croyaient à leur retour en Palestine.